

CONSTANCE THIEFAINE

CANINES ET
SORTILÈGES

Tome 2

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524647

Dépôt légal : décembre 2025

Je dédie ce deuxième tome à ma famille,
Mes amies et mes collègues
Et à toutes les personnes qui rêvent un peu trop fort.
Merci.

CHAPITRE UN

Le soleil transperce les barreaux de ma cellule. Je me réveille difficilement. J'ai très mal dormi. J'ai mal partout. Je suis toujours à Barden. Les jours ont passé lentement depuis que j'ai été incarcérée ici. Ma haine envers Hugo, n'a fait que croître. Je le déteste sincèrement. J'aimerais le voir mort. Je me suis ressassée cette scène pendant absolument toutes les heures que j'ai pu passer dans cette cellule.

Cette cellule si triste. Où, je me retrouve entre quatre murs. À peine deux mètres carrés si ce n'est pas moins. Une petite fenêtre barrée par des barreaux. Un lit et un matelas de l'épaisseur d'une feuille de papier. Un oreiller si inconfortable qu'il vous force à faire des cauchemars. Un WC. Et en guise de vue toujours et encore des foutus barreaux. Il ne vaut mieux pas être pudique ici. Ce n'est pas une prison que pour femme et il y a justement un homme face à ma cellule. Même s'il s'agit de mon père.

Et il faut se le dire, les rares fois où je peux sortir d'entre ces quatre murs, c'est pour aller manger et faire les promenades de la journée. Qui consiste à faire le tour de la cour deux fois, et de rester assise à observer de grands murs pendant quinze minutes. Une fois le matin et une fois le soir. Nous n'avons pas le droit de nous parler entre détenues. Donc le temps me paraît super long. Je ne saurais dire depuis combien de temps je suis ici. Des jours, des semaines je n'en ai aucune idée. Je n'ai plus la notion du temps. Je ne sais même pas quelle heure il est. Il n'y a aucune pendule ici, rien pour se rapporter au temps. J'ai l'impression d'être perdue dans un gouffre sans fin, de vivre chaque jour comme si je n'étais pas là. Pas maître de mon propre corps.

Je crois que perdre la notion du temps est ce qu'il y a de pire. Vous ruminez chaque morceau de votre vie. Vous vous jugez sur vos erreurs. Sur votre maladresse et tout ce que vous avez pu dire ou faire de méchant. Vous vous ressassez des tas d'éléments. Vous vous refaites votre vie avec des et si. Mais c'est impossible de changer le cours des choses. Et pourtant il y a beaucoup de choses que j'aurais aimé recommencer dans ma vie. Je n'aurais pas pour autant voulu connaître mon avenir. Vivre en sachant ce qu'il va

vous arriver doit être une chose horrible en sachant que vous ne pouvez rien changer à cela.

Je me souviens d'un texte que j'avais lu sur internet à l'époque où j'y avais encore accès. Je ne me rappelle plus vraiment qui l'avait écrit. Mais je m'en souviens par cœur. Comme d'un texte que l'on apprend à l'école. Je me rappelle l'avoir tant aimé et appris parce qu'il est sincère et tellement réel.

Le temps, ce grand maître insaisissable, il file, il court, inaltérable. Il s'étire dans un doux silence, ou s'évapore avec violence.

Le temps est à la fois complice, et le témoin de nos malices. Il guérit nos plus grandes peines, et parfois nous échappe à peine.

C'est un trésor que l'on gaspille, qu'on tente d'enfermer, fragile, mais le temps, lui, n'attend personne, il s'efface et puis il résonne.

Le temps nous forme, nous façonne, il est à la fois pierre et couronne. Et même si l'on veut l'arrêter, c'est lui qui nous fait exister.

Alors vivons sans le craindre trop, car dans son sillage, tout est beau. Le temps nous guide, nous transforme, il est la vie dans sa plus belle forme.

(Citation trouvée sur internet)

Je déteste cet endroit et je déteste la personne qui m'y a envoyé. Hugo hante mes pensées. Mes sentiments divergent. Je me bats entre la haine et l'amour. Je n'ai eu aucun contact avec lui depuis qu'il m'a accusé à sa place de la mort de son frère. Je ne comprends toujours pas son acte. Pourquoi me faire une chose pareille ? On venait à peine de se retrouver et il me plante un couteau dans le dos. Je n'ai pas assez souffert comme ça ? Il fallait qu'il me trahisse aussi. Tout comme Alice. Les gens n'ont donc pas de cœur ? Pas d'âme ? Ils trahissent aussi facilement. C'est donc ça la vie... Des mensonges et toujours des mensonges. Est-ce que je méritais tout cela ?

J'ai tenté de me raccrocher aux choses qui m'importaient. Mais malheureusement il ne me reste pas grand-chose. Je ne sais pas où est Valentina, si elle est en vie ou si elle a rejoint le paradis. Ma mère est morte. Je pense n'avoir qu'une seule amie. Evy, qui j'espère va très bien. Hugo m'a trahi. Alice également. Je ne peux

pas penser à autre chose qu'à eux deux ensemble. Depuis le début, ils se moquent de moi. Me font croire des choses pour mieux me détruire ensuite. Je n'étais qu'une marionnette. Un pion dans leur jeu morbide. Même si je n'en ai aucune certitude qu'ils sont sans doute liés l'un à l'autre, je ne cesse de me l'imaginer et j'espère du fond du cœur me tromper.

Je n'aurais jamais imaginé que les mensonges et la trahison me rongeraient autant. Un mal-être s'est installé en moi. À qui je peux faire vraiment confiance ? Je ne sais plus qui croire. À nouveau, je suis dans le flou le plus total. Perdue dans un tourbillon de sentiments haineux. Être enfermée entre ces quatre murs ne m'aide pas. Je rumine sans fin. Je crains d'exploser à nouveau. De laisser la colère m'envahir. De la laisser prendre place. Cette boule grandissante à l'intérieur de moi, qui contient tout un tas d'émotions que je ne peux exprimer. Mais je me dis qu'au moins ici, nos pouvoirs sont contrés. Que je ne peux pas les laisser sortir. Et je pense fortement que toutes ces personnes qui se trouvent ici, ont beaucoup de chance qu'aucun de mes pouvoirs ne peut les atteindre. Parce que sinon il n'y aurait plus grand monde qui respirerait. J'aurais fait de cette prison un bain de sang. Je sais que je n'aurais pas pu me contrôler. Ces pouvoirs. Mes pouvoirs. Ils sont bien trop puissants pour la personne que je suis.

Je n'ai pas pu parler à mon père. Lui qui se trouve en face de ma cellule. Il me regarde les yeux dans les yeux, mais aucun son ne sort de sa bouche. Il a l'air si mal en point, ça me fait mal au cœur. Il est là, assis dans le coin de sa cellule, dans l'ombre de la lumière. Il ne m'accorde pas trop d'importance. Je ne sais même pas s'il m'a reconnue. Je ne sais pas s'il sait que c'est moi, sa fille, qui se trouve à quelques mètres de lui. Moi, qui le croyais mort et enterré six pieds sous terre, le voilà qui se présente face à moi. J'ai essayé maintes et maintes fois, de créer un contact visuel avec lui. Mais il refuse, et m'ignore. J'ai eu beaucoup de mal à me faire à l'idée qu'il est en vie. Moi, qui voulais faire mon deuil, voilà que tout est remis à zéro. Je suis dans l'incompréhension la plus totale.

Même si au fond de moi, je sais qu'il est impossible pour nous de faire notre deuil. Je pense à toutes ces personnes endeuillées qui espèrent un jour tout oublier. Mais les souvenirs sont les maîtres mots de nos vies. Les souvenirs nous forgent et nous transforment. Ils nous apprennent et nous accompagnent dans les moments

heureux ou malheureux de notre vie. Il est ainsi. Les souvenirs font partie de nous.

Un cri strident me sort de mes pensées. Quelques cellules plus loin, une femme crie, de plus en plus fort. Des gardes accourent jusqu'à la cellule de la dame. Je ne vois pas ce qu'il se passe, je n'entends pas grand-chose. Mais tout le monde semble curieux de ce qu'il se passe. Quant à mon père, il se contente de toujours rester dans son coin. Je n'ai pas le droit de lui parler. Donc j'ai tenté de lui faire des signes, mais en vain. Quelques secondes plus tard, la femme est emmenée par les gardes. Ils la maintiennent sous les bras, elle est inconsciente, ses pieds traînent au sol. C'est là, la dernière fois que j'ai vu cette femme. Des bruits de couloir m'ont amené à penser qu'elle est décédée. Je n'en sais pas la cause, et je n'ai pas entendu plus à son sujet. Mais depuis quelque temps, les prisonniers de Barden, meurent un à un.

Quelques heures plus tard, je l'imagine vu que je n'ai aucune notion du temps. L'alarme de la promenade retentit. Les cellules s'ouvrent, et nous sortons dans la cour. C'est alors que notre marche débute. Mains et pieds liés. J'observe les autres prisonniers. Je cherche mon père des yeux. Je ne le vois pas. Je tente de me retourner, mais je suis directement frappé par un bâton que tient l'un des gardes. Leurs fichues règles. Je me remets dans le droit chemin et marche au même rythme que mes compagnons. Il m'a fait super mal avec son fichu bâton. Je me force à ne pas le dévisager. Pour ne pas aggraver plus ma situation.

La cour ressemble à une cour de prison comme nous en avons déjà vu dans les films. Un sol en terre battue, de grands murs sombres, des barbelés, et quelques bancs par-ci, par-là. Rien d'autre ne se trouve dans cette cour. Je ne pense pas que tous ces dispositifs sont très utiles. Nous sommes les heureux propriétaires d'un collier électronique autour du cou, qui bloque absolument tous nos pouvoirs. Et au moindre essai pour utiliser nos facultés, c'est une décharge électrique que nous recevons. Qu'est-ce que l'on pourrait bien faire pour s'échapper d'ici ? Creuser un trou dans le mur ? Et avec quoi ? C'est complètement superflu. Ces décharges électriques nous projettent au sol. Elles sont super douloureuses. Je n'ai pas essayé longtemps.

J'avais pendant ces derniers mois oublié ce qu'était la douleur. Mais Barden nous le rappelle aussi souvent qu'ils le peuvent.

Les deux tours de marches terminés, nous avons deux heures de quartier libre dans la cour. Il n'y a aucune activité à faire. Nous sommes là, à tous se regarder dans le blanc des yeux. On ne peut pas se parler. Alors que doit-on faire ? Absolument rien. Assis sur un banc à regarder le ciel s'assombrir en même temps que notre avenir.

Mon père est à quelques mètres, assis tout seul sur un banc. Les yeux dans le vide. Je me lève et tente de m'approcher de lui. Lors de notre quartier libre, les gardes sont moins attentifs à nos faits et gestes. Je pourrais peut-être lui chuchoter quelques mots. Un pas, deux pas, trois pas, et voilà qu'il lève la tête vers moi. D'abord surpris, il me regarde avec de grands yeux. Puis plus insistant, il me fait non de la tête. Je continue d'avancer dans l'espoir d'avoir le droit à des retrouvailles chaleureuses, mais voilà qu'il se lève, me fait de gros yeux, et continue à me faire non de la tête. Il regarde à droite et à gauche, l'air paniqué. Puis je suis tirée en arrière.

Lorsque je me retourne, je tombe nez à nez, avec une jeune femme. Elle me tire et me force à m'asseoir près d'elle sur le banc juste à côté de nous. Alors que mon père, lui, s'assied plus loin sur un autre banc. Il fixe à nouveau le sol de ses yeux vides. Pourquoi je ne peux pas juste être assis à côté de lui ? C'est mon père quand même.

La jeune femme se met alors à chuchoter à côté de moi :

- Ne l'approche pas. Dit-elle tout bas.
- Pourquoi ?
- Depuis ton arrivée, il est beaucoup plus surveillé, cela le mettrait en danger.

Je ne réponds pas. Je sais très bien que nous n'avons pas le droit de nous parler. Alors si l'on nous voyait en train de se chuchoter des mots...

L'alarme retentit. Le retour à nos merveilleuses cellules. Des questions fusent dans mon esprit. Pourquoi serait-il en danger ? Ils m'ont bien placée dans une cellule juste en face de lui. Un stratagème du directeur peut-être ? Pourquoi d'ailleurs tous les directeurs des différents établissements dans lesquels je me rends me détestent. Je suis maudite. Je suis bien un monstre finalement.

Le réveil sonne. Je me lève difficilement de ce lit de fortune. J'ai mal partout. Comme tous les jours depuis que je suis ici. J'avais oublié les douleurs que peuvent ressentir les humains. Mes facultés me manquent. Je le ressens chaque jour. La douleur de ne pas les avoir. Les maux de tête incessants. Comment pourrais-je m'enfuir d'ici ? Pour un crime que je n'ai pas commis... Hugo le regrettera. Je m'en fais la promesse, il me le paiera. De sa vie s'il le faut.

Je me tourne vers la cellule de mon père. Qui est... vide. La cellule de mon père est vide ? Oh non, ce n'est pas possible. Où est-il ? Que lui ont-ils fait ? Je commence à paniquer. Je fais les cent pas dans ma minuscule cellule. J'essaie de réfléchir. Mais ces maux de tête reprennent. Je ne peux pas le perdre une deuxième fois alors que je n'ai pas encore pu lui parler, lui poser toutes mes questions...

Je me mets à taper sur les barreaux. Ce qui attire la curiosité des autres détenus. Ils ne disent rien. Ils me regardent juste. La colère et la peur, sont en moi. Je dois voir mon père et je dois lui parler. Je dois m'assurer qu'il va bien. Je me mets à crier.

— OH ! VOUS M'ENTENDEZ ! OU EST-IL ? JE VEUX LE VOIR !
Hurlais-je.

Mes cris n'ont pas plu aux gardes, qui en moins de deux sont devant ma cellule. Un air mauvais sur le visage, ils me regardent. L'un d'eux tient une télécommande dans ses mains, il en actionne un bouton. Je reçois une décharge électrique qui parcourt mon corps entier. Ça me fait un mal de chien. Je ne peux pas résister à la puissance de ce collier. Je suis automatiquement paralysée. Je m'écroule au sol. Je ne peux plus bouger. Mon corps me fait mal. La douleur est insoutenable. Et leurs sourires de plaisir me font d'autant plus mal. Ils y prennent du plaisir à me faire du mal. À me voir souffrir. Ils ouvrent la cellule et y pénètrent. Il sort alors une aiguille qui me plante dans le cou. Oh non... ça recommence. Cette fichue aiguille. Je sens le produit, s'infiltrant dans mes veines. Parcourant la moindre parcelle de mon petit corps. Je suis tellement fragile en tant que simple humaine. Je me déteste presque de ne plus avoir mes facultés. Peu de temps après mes yeux se ferment petit à petit. Mes paupières sont closes. Je n'entends plus rien. C'est le noir complet.

CHAPITRE DEUX

J'ouvre difficilement les yeux. La lumière me fait mal. Je cligne plusieurs fois des yeux. La lampe accrochée à ce plafond me pique la rétine. Je suis allongée à même le sol. Un sol humide et froid. Je me lève difficilement. M'aidant de mes bras qui me semblent si lourds. Un sol en béton inondé de quelques flaques d'eau. Des murs moisis par le temps. Une odeur horrible s'infiltre dans mon nez, descend par ma gorge et vient s'immiscer dans mon estomac. J'ai une soudaine envie de vomir. Je me retiens. Je continue d'observer la pièce qui se présente à moi. Il n'y a rien dans cette pièce. Pas un meuble, pas une fenêtre, juste une porte métallique et une ampoule fixée au plafond. Il n'y a rien d'autre.

Seulement, moi et mes démons.

Où suis-je ? Où m'a-t-on enfermée ? Qui ? Et pourquoi ? Tout un tas de questions tourbillonne dans mon esprit. Elles se heurtent aux parois de mon cerveau et me provoquent des décharges électriques. Je me demande sans cesse, où suis-je et où ont-ils emmené mon père. Je prie intérieurement pour que rien de grave ne lui soit arrivé. Je me sens si mal. Cette pièce me rend malade.

Découvrir que mon père est en vie, m'a tellement secouée. Les larmes me montent. Une peine immense semble me submerger au beau milieu de cette pièce sale et délabrée. Je ne ressens rien d'autre que de la tristesse et de la solitude. Oh oui... si vous saviez comme je me sens seule, depuis que je suis enfermée à Barden. Cette prison maudite. Remplie de gardes qui ne vous font que du mal. Barden est tout simplement l'enfer sur terre. Et j'y suis condamnée à y errer jusqu'à la fin de mes jours, de ce que j'ai pu comprendre, personne ne s'en échappe mais tout le monde y meurt.

Un froid glacial me remplit d'effroi à l'instant où la petite trappe de la porte métallique s'ouvre. Un bout de pain et une bouteille d'eau y sont jetés. Ils roulent dans la poussière. Puis ils atterrissent à mes pieds. La trappe se referme. Question hygiène on s'en passera. Je suis prise au piège dans ce trou à rat. Livrée à moi-même. Moi-même et mes démons.

Assise sur le sol froid de cette pièce, je contemple cet endroit si vide. Vide de sens. Pourquoi Hugo m'a-t-il fait cela ? Pourquoi